

CHAPITRE PREMIER

Les jours d'été étaient revenus, ma mère s'était rendue à la campagne dans une propriété qui nous appartenait depuis peu.

Mon père était resté à la ville pour s'occuper de ses affaires. Il regrettait d'avoir acheté cette propriété sur les instances de ma mère : « C'est toi qui as voulu cette maison de campagne, disait-il, vas-y si tu veux, mais ne me force pas à y aller. D'ailleurs, tu peux être certaine, ma chère Anna, que je vais la revendre dès que l'occasion s'en présentera. »

— Mais mon ami, disait ma mère, tu ne peux pas te figurer comme l'air de la campagne fera du bien aux enfants...

— Ta, ta, ta, répliquait mon père, en consultant un agenda et en prenant son chapeau, je t'ai passé cette fantaisie, mais j'ai eu tort. »

Ma mère était donc partie à sa campagne, comme elle disait, dans l'intention de jouir le plus rapidement et le plus complètement possible de ce plaisir momentané.

LES EXPLOITS D'UN JEUNE DON JUAN

Elle était accompagnée d'une sœur plus jeune qu'elle et encore à marier, d'une femme de chambre, de moi, son fils unique, et enfin d'une de mes sœurs plus âgée que moi d'un an.

Nous arrivâmes tous joyeux à la maison de campagne que les gens du pays avaient surnommée Le Château.

Le Château était une vieille demeure de fermiers riches. Il datait, sans doute, du XVII^e siècle. À l'intérieur il y avait beaucoup de place, mais la disposition des pièces était si extraordinaire qu'en somme cette maison était plutôt incommode à habiter à cause des allées et venues qu'occasionnait ce désordre architectural. Les chambres n'étaient pas placées comme dans les maisons ordinaires, mais étaient séparées par une masse de couloirs obscurs, de corridors tortueux, d'escaliers en spirale. En un mot, c'était un véritable labyrinthe et il fallut plusieurs jours pour se reconnaître dans cette maison afin d'arriver à une notion exacte de la disposition des appartements.

Les communs où étaient la ferme avec les étables et les écuries étaient séparés du Château par une cour. Ces bâtiments étaient reliés par une chapelle dans laquelle on pouvait aussi bien entrer par la cour, que par le Château ou les communs.

Cette chapelle était en bon état. Elle était autrefois desservie par un religieux qui habitait le Château et s'occupait aussi du soin des âmes des habitants du petit hameau qui était éparpillé autour de notre demeure.

LES EXPLOITS D'UN JEUNE DON JUAN

Mais depuis la mort du dernier chapelain on n'avait pas remplacé ce religieux et seulement chaque dimanche et chaque jour de fête, parfois aussi pendant la semaine pour entendre les confessions, un capucin du couvent voisin venait dire dans la chapelle les offices indispensables au salut des bons paysans.

Lorsque ce moine venait, il restait toujours pour dîner et on lui avait préparé une chambre près de la chapelle, pour le cas où il dût coucher là.

Ma mère, ma tante et la femme de chambre Kate étaient occupées à préparer l'habitation, elles étaient aidées dans cette tâche par le régisseur, un valet de ferme et une servante.

Comme la récolte était déjà rentrée presque toute entière, nous avions le droit, ma sœur et moi, de nous promener partout.

Nous parcourions le Château dans tous les coins et recoins, depuis les caves jusqu'aux combles. Nous jouions à cache-cache autour des colonnes, ou encore l'un de nous, abrité sous un escalier, attendait le passage de l'autre pour sortir brusquement en criant de manière à l'effrayer.

L'escalier de bois qui menait au grenier était très raide. Un jour j'étais descendu devant Berthe et je m'étais caché entre deux tuyaux de cheminées où il faisait très sombre, tandis que l'escalier était éclairé par une lucarne donnant sur le toit. Lorsqu'elle parut, descendant avec circonspection, je m'élançai en imitant avec force l'aboïement du chien. Berthe qui ne me savait pas là perdit pied de la grande frayeur

LES EXPLOITS D'UN JEUNE DON JUAN

qu'elle eut et, manquant la marche suivante, elle tomba de telle sorte que sa tête était au pied de l'escalier, tandis que ses jambes se trouvaient encore sur les marches.

Naturellement sa robe était retournée et lui couvrait le visage, laissant ses jambes à découvert.

Lorsque je m'approchai en souriant, je vis que sa chemise avait suivi sa robe jusqu'au-dessus du nombril.

Berthe n'avait pas mis de pantalon parce que, comme elle me l'avoua plus tard, le sien était sale et que l'on n'avait pas encore eu le temps de désempaqueter le linge. C'est ainsi qu'il arriva que je vis pour la première fois ma sœur dans une nudité impudique.

À la vérité je l'avais déjà vue toute nue parce que l'on nous avait souvent baignés ensemble les années précédentes. Mais je n'avais vu son corps que par derrière ou tout au plus de côté, parce que ma mère aussi bien que ma tante nous avaient installés de telle façon, que nos petits culs d'enfants fussent placés l'un en face de l'autre pendant qu'on nous lavait. Les deux dames prenaient bien garde que je ne jetasse aucun coup d'œil défendu et, lorsqu'on nous passait nos petites chemises, on nous recommandait de mettre soigneusement nos deux mains devant nous.

Ainsi Kate avait été une fois très grondée, parce qu'elle avait oublié de recommander à Berthe de mettre sa main devant elle un jour qu'elle avait dû la baigner au lieu de ma tante ; moi-même je ne devais en aucune façon être touché par Kate.

LES EXPLOITS D'UN JEUNE DON JUAN

C'étaient toujours ma mère ou ma tante qui me baignaient. Lorsque j'étais dans la grande baignoire on me disait : « Maintenant Roger, tu peux retirer tes mains. » Et comme on pense bien, c'était toujours l'une d'elles qui me savonnait et me lavait.

Ma mère qui avait comme principe que les enfants doivent être traités en enfants le plus longtemps possible avait fait continuer ce système.

À cette époque, j'avais treize ans, et ma sœur Berthe quatorze. Je ne savais rien de l'amour, ni même de la différence des sexes.

Mais lorsque je me sentais tout nu devant des femmes, lorsque je sentais les douces mains féminines se promener de-ci de-là sur mon corps, cela me causait un drôle d'effet.

Je me souviens fort bien, que dès que ma tante Marguerite avait lavé et essuyé mes parties sexuelles, j'éprouvais une sensation indéterminée, bizarre, mais extrêmement agréable. Je remarquais que ma quéquette devenait brusquement dure comme du fer et qu'au lieu de pendre comme auparavant, elle relevait la tête. Instinctivement, je me rapprochais de ma tante et j'avancais le ventre autant que je pouvais.

Un jour qu'il en avait été ainsi, ma tante Marguerite rougit brusquement et cette rougeur rendit plus aimable son gracieux visage. Elle aperçut mon petit membre dressé et, faisant semblant de n'avoir rien vu, elle fit signe à ma mère qui prenait un bain de pieds avec nous. Kate était alors occupée avec Berthe, mais elle devint